

2 NOVEMBRE 1967

la radiodiffusion PAR M. MICHEL

L'O.R.T.F. A LA V^e BIENNALE

L'O.R.T.F. a fait un gros effort (si l'on tient compte de l'état financier de la radio) pour participer à la Biennale. De multiples émissions, dramatiques, littéraires, musicales, y ont lieu chaque jour en public, dans l'auditorium, à 18 heures 30 : pièces de théâtre, lecture de textes, audition de jeunes virtuoses, cabaret de l'absurde...

Plusieurs séances ont été consacrées à la poésie moderne : les Langages poétiques contemporains, de R. Fabaret, la Poésie opérationnelle de J.-C. Lambert, le Poème révolté d'A. Bosquet, la Nouvelle poésie allemande de R. Pillaudin et Poésie vivante dans l'Amérique de langue espagnole de S. Sarduy.

Si avec un sens de la publicité, qui lui manque totalement, l'O.R.T.F. avait donné à l'auditeur et au téléspectateur une idée de ces manifestations, il aurait peut-être eu le goût de les fréquenter.

La curiosité aidant, je me suis rendu à la séance consacrée à la poésie d'Amérique latine. La surprise a été bonne, car il s'agissait non pas d'une lecture poétique — genre qu'on appréhende toujours un peu — mais d'un spectacle animé, une véritable anthologie vivante que René Jentet avait réglé, mis en scène avec le mélange de précision et d'invention qu'on lui connaît.

Précédé d'un texte critique, très poussé, de Severo Sarduy, écrivain et poète cubain, les œuvres des artistes les plus représentatifs des différents pays d'Amérique latine ont été interprétées, jouées par des comédiens aux talents très divers, Jean Tournart, René Fabaret, Bachir Touré,

Sylvie Artel, René Bret, Serge Merlin, Alfredo Raddi, s'entre-croisant, se groupant au gré d'une véritable chorégraphie. Du baroque à l'absurde en passant par l'allégorie, la satire ou le pop-art, les œuvres d'Alberto Girri (Argentine), José Lima et Virgilio Pinera (Cuba), Octavio Paz et Viento Entero (Mexique)... dits alternativement en français et en espagnol, détaillés à plusieurs voix, appuyés par les percussions ou les guitares, ont atteint à une certaine puissance d'envoûtement. Elles auront de surcroît révélé une véritable bête de théâtre, Serge Merlin, qui fait penser à Antonin Artaud. Quant à Sylvie Artel, elle possède une maîtrise et une classe que bien des comédiennes plus connues pourraient lui envier.

Et puisqu'on annonce des « Entrées libres » à France-Culture, souhaitons que l'O.R.T.F. y renouvelle, pour un public élargi, des expériences de cette qualité.

COMBAT
18, rue du Croissant - II^e

2 NOVEMBRE 1967



par
Jean PAGET

« GODOT EST ARRIVÉ »

de Miodrag BULATOVITCH

Le Martien de l'Apocalypse

Le théâtre « au second degré » a ses écueils. Il suppose, déjà connu, l'œuvre qui lui sert de soutien. C'est limiter l'expérience théâtrale à quelque trois mille initiés. Ainsi de l'ouvrage de Miodrag Bulatovitch qui poursuit la quête métaphysique de Samuel Beckett, et qui cherche à donner une conclusion au célèbre « En

attendant Godot » des années cinquante. (Au Théâtre 102 de l'O.R.T.F., pour une série limitée de représentations, dans le cadre de la Biennale de Paris).

Sans doute y a-t-il le précédent de la pièce de Tom Stoppard, « Ros and Guil », fantaisie tragique à propos du « Hamlet » de Shakespeare, mais Hamlet, sur

le point d'être tenu pour un mythe, supporte tous les rituels. Samuel Beckett les mérite également, en revanche son universalité n'a pas pris encore la dimension du temps.

Le travail d'exégèse de Bulatovitch est, quoi qu'il en soit, intéressant, et ne peut que passionner les spécialistes, et les metteurs en scène aventureux comme Jorge Lavelli.

Une revanche

L'argumentation de la pièce trouve des références précises chez Samuel Beckett. Elle tient, de lui, son cadre : marécage où s'enlissent des êtres larvaires ; son climat : celui des souffrances quotidiennes dominées par la crainte de la mort et par de vagues élans vers un « au-delà » problématique ; ses personnages : les clowns existentiels, Wladimir et Estragon, et le couple formé par le maître et l'esclave, le sadique et le masochiste, le couple dont les cordes, les liens, les fouets lient, à jamais, Lucky à Pozzo.

L'art de Bulatovitch c'est, ici, de brouiller ces liens, de bouscu-

ler les balbutiements de Wladimir et de son compère Estragon, d'inverser les rapports de Lucky et de Pozzo, son dérisoire directeur, et de faire que Godot arrive. Bulatovitch se mue en illusionniste, et, de la poche de Wladimir, sort, comme on montre un lapin blanc, l'inattendu Godot.

Où plutôt le très attendu Godot, le constamment attendu Godot, sorte de Messie qu'aurait inventé Kierkegaard, pour sauver Samuel Beckett et ses clowns mystico-nihilistes.

Bref, c'est la revanche de Bulatovitch, serbo-croate ténébreux, qui croit, inéluctable, inévitable, et farouchement affirme, la venue de Godot, sorte de demiurge psychanalytique, de « martien » de l'Apocalypse, héros positif d'une absence négative, bête étrange, mi-matérialiste, mi-spiritualiste, où tout se devine, se mélange et se confond, de la coexistence pacifique à la révolution culturelle, en passant par le vieux cri de « crucifiez-le ».

Théâtre du cri

Pièce déronante, délirante, cataclysmique, qui bouleverse